

TOUT BIEN réfléchi

# « Le fait de mettre en scène l’homme en crise est une stratégie »

Dans « Ce que le féminisme fait au cinéma », Hélène Fiche, historienne et enseignante, analyse la place du féminisme dans le cinéma populaire des années 1970 et son influence aujourd’hui.

ENTRETIEN

FABIENNE BRADFER  
ENVOYÉE SPÉCIALE À PARIS

En étudiant méthodiquement les plus grands succès du cinéma français des années 70, soit 362 films à 700.000 entrées et plus, dans une période marquée par l’essor du féminisme, Hélène Fiche cerne les contours de personnages de femmes agissantes, d’adolescentes révoltées, de femmes fatales, de patriarches en déclin, de *losers* et d’hommes en crise. Elle met en évidence le contraste entre un corps social féministe en mouvement et un cinéma national qui peine à en saisir l’ampleur et constate que 70 % des rôles sont tenus par des hommes. Surtout, elle nous donne des outils pour faire face à ces représentations qui reviennent.

**Vous présentez votre ouvrage comme un outil pour penser le présent. Comment le fait de décoder le cinéma français populaire des années 70 permet de comprendre les années 20 ?**

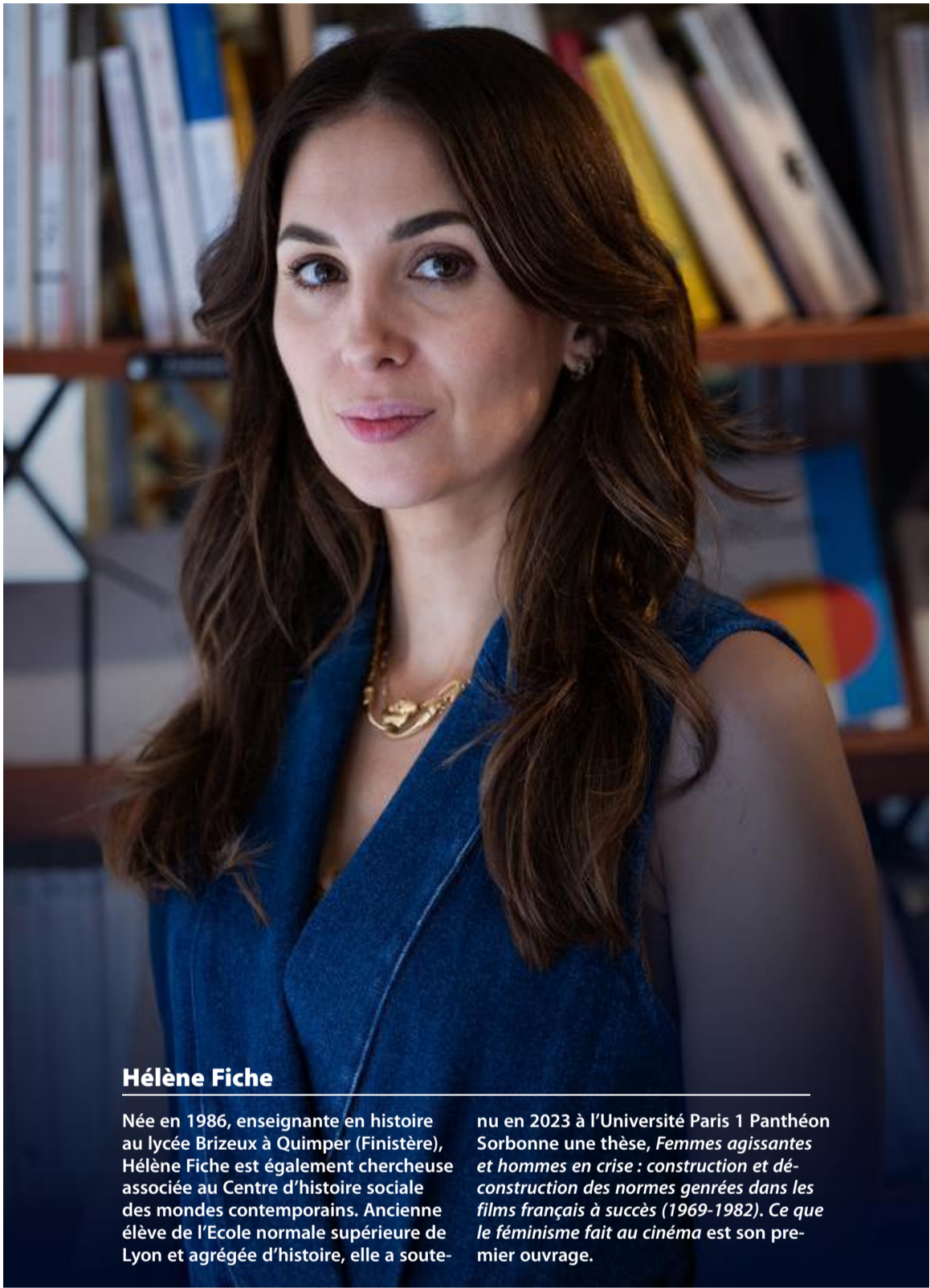
Une part du répertoire d’images auxquelles on peut être exposé dans les années 2020 est héritée des décennies précédentes, comme on a pu hériter d’une partie des figures post-révolution sexuelle qui ont pris leur place dans le cinéma des années 70. Il se trouve qu’entre le moment où j’ai commencé à écrire (c’était pendant le confinement) et le moment où j’ai publié, il y eut à nouveau une vague féministe. On arrive peut-être à la fin de cette vague et on est en train d’assister au phénomène que j’ai étudié sur la période 70-80, c’est-à-dire le moment de *backlash* (retour de bâton) qui s’accélère à la fin des années 70. Car ce qui est paradoxal, c’est qu’on est à l’apogée du mouvement féministe en 1978, donc c’est un vrai mouvement de masse dans la société, et en même temps, il n’y a jamais eu autant d’antiféminisme.

**Vous diriez qu’on est dans la même situation qu’au début des années 80 ?**

Effectivement, on est en train d’assister à un tournant conservateur sur le plan politique. C’est un parallèle qu’on peut faire à chaque fois qu’il y a eu progression des droits des femmes. On assistait déjà à cette réaction dans l’Antiquité. En faisant ce travail sur le cinéma, j’ai constaté que là aussi, les antiféministes ne sont pas très originaux, car les motifs invoqués sont toujours les mêmes, par exemple que les femmes auraient sacrifié leur épanouissement sentimental sur l’autel de leur indépendance et de l’égalité, d’où l’image de la femme seule, incarnée par Anne Girardot dans certains films. Et cela revient. Le discours sur la crise de la masculinité est au cœur des discours masculinistes.

**On peut mettre en regard le chapitre que vous consacrez à l’homme en crise des années 70, et le fait qu’aujourd’hui, les hommes disent être victimes d’une dictature des femmes, suite au mouvement #MeToo. Les deux périodes se rejoignent étonnamment...**

Sur cette question-là en particulier, oui,



Hélène Fiche

Née en 1986, enseignante en histoire au lycée Brizeux à Quimper (Finistère), Hélène Fiche est également chercheuse associée au Centre d’histoire sociale des mondes contemporains. Ancienne élève de l’Ecole normale supérieure de Lyon et agrégée d’histoire, elle a soutenu en 2023 à l’Université Paris 1 Panthéon Sorbonne une thèse, *Femmes agissantes et hommes en crise : construction et déconstruction des normes genrées dans les films français à succès (1969-1982)*. *Ce que le féminisme fait au cinéma* est son premier ouvrage.

nu en 2023 à l’Université Paris 1 Panthéon Sorbonne une thèse, *Femmes agissantes et hommes en crise : construction et déconstruction des normes genrées dans les films français à succès (1969-1982)*. *Ce que le féminisme fait au cinéma* est son premier ouvrage.

très fort ! Quand j’ai commencé à constater cette omniprésence de l’homme en crise dans le cinéma des années 70, j’avais deux hypothèses : soit les hommes de cette époque vont tous très mal et le cinéma se fait l’écho d’un mal-être global, mais quand on prend tous les indicateurs économiques et politiques dont on dispose, il n’y a pas de hausse des suicides et le pouvoir demeure masculin. En revanche, si on fait un retour en arrière historique, on constate qu’à chaque fois qu’il y a eu des progrès en matière de droits des femmes, il y a ce diagnostic des hommes qui sont émasculés. Cela amène à prendre du recul par rapport à cette rhétorique et à se poser cette question : si le cinéma n’est pas la simple transposition de la réalité sociale, mais une médiation de cette réalité qui en dit plus sur ce que veut faire l’auteur que sur ce qu’est le réel, pourquoi autant d’auteurs hommes veulent parler d’hommes qui vont mal ? Pour moi, ils s’inscrivent dans un motif de *backlash*. On est dans un cinéma de la condition masculine en permanence. Le fait de mettre en scène l’homme en crise n’est pas si sincère, si touchant et si mignon que ça. Il faut y voir quelque chose de stratégique.

**Quelle place Bertrand Blier tient dans ce registre et quelles en sont les répercussions encore aujourd’hui ?**

Bertrand Blier a laissé une empreinte très durable dans le cinéma en plaçant la provocation comme obligation de la création cinématographique pour toute

une nouvelle génération d’auteurs issue de mai 68. Il laisse l’idée que si ce n’est pas choquant, c’est bourgeois, conventionnel. Blier a eu le prétexte de la libération sexuelle, il fait partie de ces cinéastes qui ont confisqué cette revendication féministe pour la retourner de façon très misogyne contre les femmes. Un collègue qui vient de soutenir une thèse sur les jeunes filles dans les années 1980, m’a dit que pour les jeunes actrices qui ne veulent pas être intégralement nues, il n’y a pas de carrière possible. Pour moi, ça, c’est un héritage des années 70. Et Blier n’y est pas étranger. Mais la résistance que j’ai rencontrée autour de Blier lors de mes présentations m’interpelle. J’ai envie de tirer ça au clair car ça questionne sur ce qu’on autorise en disant : « Ha ha, c’est Blier ! »

**Comme on dit : « Ha ha, c’est Depardieu » ?**

Oui. Depardieu, on l’a connu disant des choses excessives dans *Les Valseuses*, et donc quand il dit des choses excessives en coulisses, en tournage ou sur des plateaux de télé, ça passe en partie grâce à Blier. Anouk Grinberg dit que Blier se réjouissait d’avoir dégoupillé la grenade Depardieu. Je pense que cette image est assez vraie. On l’a tellement autorisé à assumer ça dans le film, un film où le viol était drôle, qu’il a continué à agresser sexuellement pour faire rire.

**Vous développez l’idée que le féminisme populaire est fait de compromis...**

Oui, complètement. Annie Girardot est l’incarnation de ça, c’est-à-dire de la femme indépendante qui est souvent punie. A l’époque, Annie Girardot est une actrice extrêmement populaire, payée à l’égal d’un Belmondo ou Delon, et ses

**« Le discours sur la crise de la masculinité est au cœur des discours masculinistes », constate Hélène Fiche.**

© GEOFFROY VAN DER HASSELT.



**Ce que le féminisme fait au cinéma**  
HÉLÈNE FICHE  
Agone  
432 p., 25 euros

films cultivent une ambiguïté structurale, c’est-à-dire le fait de tisser des contradictions dans les récits pour permettre différents prismes d’accroche pour le public. On peut sortir d’un de ses films en disant qu’elle a eu ce qu’elle méritait, tout comme on peut dire : « Quelle femme puissante et forte ! » C’est une façon de ménager la chèvre et le chou. Romy Schneider, elle, incarne un féminisme libéral qui s’affirme mais d’une façon très conventionnelle qui ne menace pas l’ordre établi. C’est une féminité rassurante. Elle est vraiment un instrument du désir masculin.

**Dans les années 70, il y a un vrai mouvement féministe dans la société et ce backlash. Dans les années 2020, il y a le mouvement #MeToo et la tendance « tradwife » qui prône le retour à un rôle d’épouse et de mère au foyer...**

Oui, oui, je n’en reviens pas à quel point tout le discours que je trouve dans les années 1970 s’entend à nouveau aujourd’hui. Le mouvement « tradwife », très popularisé sur les réseaux sociaux et de façon inquiétante dans les jeunes générations, défend l’idée que le mouvement féministe a coupé les femmes de leur sacré féminin et que se reconnecter à ça, c’est ça la vraie révolution. Au lieu de dire que le problème est que les femmes se sont investies dans le monde professionnel mais les hommes pas assez dans la sphère domestique, on conclut qu’on voit bien que ça ne marche pas. Donc retour à la case départ ! C’est aberrant ! Quand Annie Girardot dit dans *Traitements de choc* qu’elle se sent devenir vieille, qu’elle a tout misé sur sa carrière, que son homme l’a quittée et donc que lui reste-t-il ?... on n’est qu’en 1972. Pourtant c’est une figure qu’on pourrait dire féministe. Donc les germes de la contre-attaque ont toujours été présents. On légitime ce discours-là en le surexposant. On le voit sur les réseaux sociaux, dans l’espace médiatique, mais je n’ai pas l’impression que le cinéma actuel se soit déjà emparé de ça. Cela dit, comme les discours n’ont pas vraiment changé depuis les années 70, le cinéma pourrait nous ressortir les mêmes archétypes.

**Donc ce que le féminisme fait au cinéma, c’est... ?**

C’est avant tout susciter de l’antiféminisme. Et c’est ça qui est terrible comme conclusion. Pour une figure de femme indépendante jouée par Annie Girardot, on va avoir deux ou trois films de contre-attaque, des polars avec Belmondo et Delon dans des rôles très archétypaux ou des films avec des hommes qui vont très mal, donc une version sensible de ce macho, mais la conclusion est la même : c’était mieux avant !

## Pour aller plus loin

- 1. Respect**  
Anouk Grinberg, Julliard, 160 pages, 18,50 euros.  
**La comédienne évoque son parcours marqué par les violences subies dans son enfance, une relation d’emprise et le silence du milieu cinématographique. Elle questionne la célébration d’un art qui, sous couvert de subversion, perpétue la domination des femmes.**
- 2. Une culture du viol à la française**  
Valérie Rey-Robert, Libertia, 306 pages, 18 euros.  
**Militante féministe, l’auteur analyse et définit les violences sexuelles, insiste sur les spécificités hexagonales du concept**

- de « culture du viol », démythifie le patrimoine littéraire et artistique, et démontre qu’il est possible de déconstruire les stéréotypes de genre et d’éduquer les hommes à ne pas violer.**
- 3. Le Gaslighting, ou l’art de faire taire les femmes**  
Hélène Frappat, Points, 256 pages, 8,40 euros.  
**Le gaslighting désigne originellement une relation conjugale reposant sur la manipulation d’une femme par son époux. Hélène Frappat livre la première définition philosophique d’un mot au cœur de tous les débats de notre époque.**

F.B.